

Festival d'Automne à Paris 2002

23 septembre - 22 décembre 2002

31^e édition



Dossier de presse Théâtre

Festival d'Automne à Paris
156, rue de Rivoli - 75001 Paris

Renseignements et réservations :

01 53 45 17 17

www.festival-automne.com

Service de presse :

Rémi Fort et Margherita Mantero
assistés de Frédéric Pillier

Tél. : 01 53 45 17 13 - Fax : 01 53 45 17 01

e-mail : r.fort@festival-automne.com

m.mantero@festival-automne.com



Coordonnées et contacts sur les lieux des spectacles

Lieux	Adresses	Contacts presse
Centre Pompidou	Place Georges Pompidou 75004 Paris Métro Rambuteau, Hôtel de Ville, RER Châtelet-les-Halles	Agence Heyman-Renoult 01 44 61 76 76
Théâtre de la Bastille	76, rue de la Roquette 75011 Paris Métro Bastille, Voltaire, Bréguet-Sapin	Irène Gordon 01 43 57 78 36
Théâtre National de Chaillot	1, place du Trocadéro 75016 Paris Métro Trocadéro	Catherine Papeguay 01 53 65 31 22
Théâtre Les Gémeaux / Scène Nationale	49, avenue Georges Clémenceau 92330 Sceaux RER B Bourg-la Reine (navette pour Paris après le spectacle)	Festival d'Automne à Paris Rémi Fort et Margherita Mantero 01 53 45 17 13
Théâtre National de la Colline	15, rue Malte Brun 75020 Paris Métro Gambetta	Nathalie Godard 01 44 62 52 25
Théâtre de la Cité Internationale	21, boulevard Jourdan 75014 Paris RER B Cité Universitaire	Philippe Boulet 06 82 28 00 47
Créteil-Maison des Arts	Place Salvador Allende 94000 Créteil Métro Créteil Préfecture (retour en navette gratuite jusqu'à la place de la Bastille)	BODO 01 44 54 02 00



Piotr Fomenko

Guerre et paix

D'après le roman de Leon Tolstoï

Avec

Galina Tiounina, Roustem Youskaev, Karen Badalov, Andrei Kazeakov,
Ylia Lioubimov, Ksenia Koutepova, Madlen Djabrailova, Polina
Agureeva, Lioudmila Arinina, Kirill Pirogov, Tomas Mockus, Sergueï
Yakoubenko, Boris Gorbatchev, Oleg Lioubimov, Oleg Talisman

Adaptation scénique : Piotr Fomenko, Everett Dixon,
Galina Pokrovskaya, Evguénij Kalintsev

Scénographie : Vladimir Maximov

Chorégraphie : Valentine Gourevitch

Costumes : Maria Danilova

Lumière : Alexej Nenachev

Traduction et surtitrage : Macha Zonina, Rimma Guenkina

Les Gémeaux / Sceaux / Scène Nationale
du mardi 8 au dimanche 13 Octobre à 20h00
(dimanche à 17h00)

durée : 3h55

création

spectacle en russe surtitré en français

production : Théâtre-Atelier Piotr Fomenko

coréalisation : Les Gémeaux / Sceaux / Scène Nationale, Festival d'Automne à Paris
Dans le cadre de la manifestation Moscou sur scène, Mois du théâtre contemporain
russe à Paris.

Avec le soutien des villes de Paris, Moscou, et Saint-Petersbourg, de l'ONDA et le
concours de l'AFAA

Tournée : Théâtre du Nord (Lille) du 18 au 20 Octobre, Théâtre National de Toulouse
du 23 au 25 Octobre,

Festival d'Automne (Madrid) du 29 Octobre au 1^{er} Novembre, Chambéry du 5 au 7
Novembre,

Théâtre National de Strasbourg du 10 au 16 Novembre, Le Volcan (Le Havre) du 19 au 23
Novembre

Comment Fomenko fomenta «Guerre et paix»

C'était un soir de vieille neige, belle et sale à la fois, comme la Russie d'aujourd'hui. Des spectateurs qui cherchaient la porte du théâtre s'étaient égarés dans la vaste cour jouxtant le pâté de ces immeubles des années Staline, proche de l'avenue Koutouzovski. Il y avait là une benne pleine d'ordures, trois baignoires abandonnées et quelques radiateurs rouillant sur pied, un jardin d'enfants endormi sous la neige avec une balançoire parmi les arbres. Ils finirent par trouver une porte, ayant vu de la lumière, c'était là. A l'image de l'homme qui le dirige en père et lui a donné son nom, le théâtre de l'Atelier Piotr Fomenko ne se remarque pas. Chaque soir ou presque, l'un des spectacles au répertoire, tous excellents, accueille les spectateurs, une centaine par représentation, sur quelques rangs. On est proche des acteurs et ils nous le rendent bien.

Ce soir-là, on donnait *Un air de famille* d'après un récit (peu connu) de Léon Tolstoï, avec dans le rôle central l'actrice Ksénia Koutepova. Piotr Fomenko la dirige comme tous ses acteurs, avec ce grand art de l'ambivalence qui est le sien, fait de détails précis mais comme esquissés, d'entre-deux et d'entrelacs, de bouffées de « je ne sais pas », et avec cette musicalité constante des mots et des gestes (« la musique est à la base de mon activité théâtrale ») qui fait de lui un génie sans âge du théâtre russe, moderne et éternel à la fois. La représentation achevée, avec quelques amis et collaborateurs, Piotr Fomenko sirote une bouteille de vin français. Nous ne sommes pas dans son bureau : en dressant les plans de son théâtre, Fomenko n'en a pas voulu. Il dirige son théâtre depuis la salle de répétition, ou dans cette pièce, bibliothèque et lieu de lectures « à la table », de discussions. Une lampe verte diffuse une lumière légère qui sied au vieil homme. On lui soumet le programme de *Guerre et paix* dont la première doit avoir lieu deux jours plus tard : une simple feuille pliée en quatre. Comme une lettre. Sur une étagère, un petit cartable en Skaï noir bourré de liasses dactylographiées : l'adaptation intégrale de *Guerre et paix*. Fomenko tient ce trésor dans ses bras avec tendresse. Dans deux soirs, c'est une aventure de sept ans qui connaîtra enfin son dénouement. Avec un premier spectacle titré *Guerre et paix, début du roman, scènes*. D'autres suivront. Ce spectacle premier, c'est comme un « pressentiment » du roman (fleuve) de Tolstoï, prévient le metteur en scène. Et avec ce doute qui l'assaille souvent à l'avant-veille d'une première, il ajoute : « Je ne sais pas ce que nous avons fait. » Un chef-d'œuvre, mais n'anticipons pas.

Tout commence donc, il y a sept ans. A l'époque il n'y a rien - pas de troupe constituée, pas de théâtre-, rien qu'un homme d'un âge certain, pédagogue hors pair au sein du Gitis (la grande école de théâtre moscovite) où son chemin, en marge des scènes officielles, vient de croiser celui d'une promotion d'élèves exceptionnels. Ils ne se quittent déjà plus ; après les quatre années d'école, les élèves demandent à effectuer une année de plus pour rester avec Fomenko. A l'issue de ce bonus, l'Atelier est né. Sur la rue Arbat, en face du théâtre Vakhangov, dans l'un des étages de la Maison des acteurs, un salon avec une grande table ovale creusée en son milieu. Là, entourés de murs recouverts de bois clair, en cette année 1994, Fomenko et ses jeunes acteurs prennent place chaque jour pendant quatre mois et lisent à haute voix *Guerre et paix*. « On lisait, on jouait tout, même les animaux », se souvient Galina Tionina. L'adaptation est née de ces

quatre mois d'immersion. Il fallait attendre d'avoir un lieu à soi pour poursuivre cette aventure folle.

De théâtres loués en festivals, la troupe a continué de jouer son répertoire qui s'étoffait d'année en année avec des mises en scènes signées par Piotr Fomenko, ou par les jeunes metteurs en scène formés par lui. La mairie a fini par lui offrir le Kiev, un cinéma désaffecté. Où il fallait entreprendre de gros travaux pour en faire un théâtre. Piotr Fomenko attendait ça pour remettre en chantier *Guerre et paix*. Un théâtre tel qu'il le rêvait, pourvu de deux petites salles semblables, dans l'une on jouerait un épisode de *Guerre et paix*, tandis que dans l'autre on répéterait l'épisode suivant. La réalité écorça un peu ce rêve et surtout le fit languir des années. L'argent promis par des banques fut malmené par la crise d'août 1998, l'Etat ne s'intéressait guère à ce trublion.

Plusieurs fois, le chantier fut arrêté. Fomenko désespéra. Un après-midi morne d'automne, chez lui, devant un vin de baies concocté par sa femme, il nous raconta sa vision théâtrale de *Guerre et paix*. « Si je vous en parle, souffla-t-il, c'est que je crains que ce spectacle ne voie jamais le jour. » L'argent, le temps, tout manquait, jusqu'à son cœur fragile qui donna des signes de fatigue. L'équipe ne douta jamais. Des amis, un banquier, firent le reste. Et un soir de janvier 2000, sans ministres ni huiles, entouré des siens et de spectateurs fidèles, Fomenko inaugura son théâtre fort de deux modestes salles, chacune pourvue de grandes fenêtres creusées exprès dans les parois, comme une maison où le théâtre habite.

Ce soir-là, n'ayant cessé de mettre ses acteurs en avant, il eut cette phrase : « Les acteurs m'aident à comprendre le monde. » Modestie et sens de la filiation oblige, c'est une création d'un élève de Fomenko, Evguéni Kamenkovitch, qui inaugura le théâtre avec *Les Barbares*, de Maxime Gorki.

Entre deux créations, deux tournées, les répétitions de *Guerre et paix* débutèrent. Le plus souvent le matin. Ce 27 mars 2000, les acteurs regroupés autour du piano chantaient. Un mal de dents retardait Fomenko, qui arriva enfin, sur la pointe des pieds, spectateur de sa troupe. Dehors, passaient sans bruit (double vitrage) les camions d'un chantier proche. La veille, Vladimir Poutine venait d'être élu président de la Russie, personne n'en parla quand l'un des acteurs ayant aperçu Piotr Fomenko et étant venu le saluer, interrompit la répétition impromptue. Dans des moments comme celui-là, le théâtre ressemble à une île qu'aucun navire ennemi ne peut atteindre.

La répétition reprit. Tel un sculpteur, Fomenko disposa le corps des acteurs comme il disposa des chaises autour d'un centre vide, espace en bascule appelant l'air des mots, le pas des corps. Un dispositif actif (non une image figée), ouvert aux possibles.

Autre scène. Fomenko propose des gestes, des mouvements, jamais des expressions, des explications, des intonations. Il aime à ce que les acteurs proposent. Il aime aussi les installer au bord d'une des fenêtres, qu'ils regardent dehors, s'absentent dans le paysage et reviennent dans le jeu. Un théâtre des seuils. Soudain, quelqu'un apporte du champagne, un gâteau. Tout le personnel arrive dans la foulée. Que fête-t-on en ce 27 mars? Le jour mondial du théâtre et la Russie aime trop les fêtes pour que l'Atelier Fomenko n'honore pas celle-là. Alors on trinque et on chante.

Décembre 2000. Comme d'habitude : spectacle le soir, répétition dans la journée. Cette fois, tout le monde tolstoïen danse. C'est à la fois enfantin, rêveur et primitif. Léger et poignant. L'esquisse du décor est en place : quelques chaises, deux échelles conduisant à une sorte de mezzanine. Le décor définitif ne sera guère éloigné de ce dispositif léger dont l'acteur est le pivot : viendront s'y adjoindre un rideau sur lequel on aura imprimé une carte de l'Europe (jusqu'à l'Oural) de 1805, et deux toiles peintes inachevées : Napoléon d'un côté, le tsar Alexandre de l'autre. Tout le spectacle est conçu sous le signe de l'inachevé. Peut-être est-ce pourquoi Piotr Fomenko, lors de ces ultimes répétitions, travaille à l'envie les silences, l'écoute, ces lignes de fond d'une sensualité du vécu.

Février 2001. Une des toutes dernières répétitions. « Tu as ton livre ? », demande Piotr. Chacun a le sien. La lecture d'il y a sept ans dure encore. Le spectacle s'inscrit dans la lecture du livre (lu et relu par tous les écoliers russes), dans ses réminiscences. C'est cette lecture de *Guerre et paix* que Piotr met en scène, une traversée, non un compte rendu, ni une « fidèle » adaptation. Le précipité d'une mémoire intime comme secrète. Le rapport au livre *Guerre et paix* qu'entretient l'acteur accompagne le rôle qu'il joue. Quand un acteur lâche son ouvrage, c'est que son personnage se meurt. En miroir, le jeu des lettres qui parsèment le roman et que le théâtre matérialise jusque dans leur écriture. « Doucement, pianissimo », chuchote Fomenko.

Enfin vient la première, ce 17 février 2001. Quatre heures de bonheur ponctuées de deux entractes. Le chapelet égrené d'une simplicité divine, d'une humilité supérieure. Le théâtre russe est là dans son identité nue. Comme ramassée par Fomenko à la petite cuillère. La langue, hérissée d'enchantelements, les corps sinueux, l'humour du « comme si » propre au théâtre infusent le tout. Peu importe que l'on connaisse ou pas ce roman-somme par cœur : le spectacle s'en souvient pour nous. Dans un désordre d'amoureux, il suit le fil de quelques motifs, les tresse. Veinés par la guerre (celle des armes, mais aussi celle des larmes, des malentendus, du temps qui passe), toujours en quête de paix, les personnages oscillent, chaloupent, les acteurs tanguent, le roman s'écrit à vue; et la musique s'immisce en toute chose. Le spectacle s'achève quand la guerre (Napoléon, Koutouzov, Moscou incendié, etc.) approche, quand elle gronde. Comment dire cela sur une scène ? Fomenko le dit sans bande-son tonitruante, ni cohorte de figurants. Simplement les cinq doigts d'une main qui pianotent, infime martèlement. Une main, puis trois, puis toute la troupe. Rien de plus. Rien de moins. Une amplitude sans fin.

Jean-Pierre Thibaudat
in Libération, 9 avril 2001

Piotr Fomenko

Dans le théâtre russe et sa grande tradition psychologique tétanisée par Stanislavski, Piotr Fomenko occupe une demeure secrète, une isba pleine de livres où l'on remplit les verres quand entre un esseulé. Nul autre que lui ne porte aujourd'hui ce théâtre-là aussi haut. La vieillesse a fini par rattraper Fomenko. L'homme est malade du cœur, le théâtre qu'il fait aussi. Ils se soignent réciproquement. Fomenko se saoule de tout. De désespoir, d'alcool et d'abord de travail.

Son art a commencé dans l'enfer. « J'avais 10 ans, je vivais avec ma mère à Moscou. Une nuit, un bombardement plus fort que les autres me laissa en état de choc. Je suis devenu un peu fou. Et mon intérêt pour le théâtre a commencé dans cette folie. Rien d'extraordinaire, car le théâtre est peuplé de fous. Si j'avais été plus raisonnable, je n'aurais jamais pu supporter cette vie ».

C'est ainsi que le théâtre déraisonnable qu'il a imaginé dans un ancien cinéma ne ressemble à rien d'existant. Dans le hall, Fomenko a fait sceller une balustrade pour y faire jouer certaines scènes de *Guerre et paix*, de Tolstoï. De part et d'autre, deux grandes pièces, faites pour accueillir chacune 150 personnes : une jauge idéale mais anti-commerciale. Dans l'une de ces pièces, Fomenko entend faire percer des fenêtres qui donneront sur la ville. C'est dans une autre école, celle du MKHAT, le prestigieux Théâtre d'Art de Moscou de Constantin Stanislavski, que le jeune Fomenko est entré, à une époque où « le système était un dogme » mais où y enseignaient encore des acteurs qui avaient travaillé avec le père fondateur. Là, Fomenko se forge une intime conviction qui perdurera : c'est l'acteur qui détermine la magie du spectacle. Mettre en scène à ses yeux ne sera jamais « un métier », toujours « une façon de vivre ».

Censuré. Au bout de deux ans d'école, on le vire. « Tout, en moi protestait contre le conformisme qui régnait alors ». On l'accuse d'être un dostoïevskien, un hooligan. C'était dans les années 50. A Moscou, Fomenko joue les pompiers pour les rôles en détresse, rattrape au vol des mises en scène. En deux ans, il sauve une quarantaine de spectacles. Et, « menant une vie tragiquement absurde », il en vient naturellement à s'intéresser au théâtre de l'absurde, ce qui n'arrange pas sa réputation.

Il retourne à l'école, au Gitis cette fois, où il suit les cours de la faculté de mise en scène auprès de maîtres aussi différents et opposés que Nicolai Petrov et Andréi Gonicharov. Quand il sort de l'école en 1961, le froid soviétique connaît un provisoire dégel, il multiplie les mises en scène. L'hiver revient. En 1966, il monte *la Mort de Tarelkine*, de Soukholo-Kobyline, au théâtre Maïakovski. Ce spectacle interdit au bout de quelques représentations est devenu légendaire, mais qui l'a vu ? L'année suivante, il met en scène un nouveau *Mystère bouffe*, à partir de la pièce et des poésies de Maïakovski, à l'occasion du 50ème anniversaire de la Révolution d'Octobre. Ce spectacle qu'il juge rétrospectivement comme ayant été « le plus expérimental » de son parcours est lui aussi interdit. "A l'époque on m'a du même coup interdit de travailler dans les théâtres de Moscou et Leningrad".

Il trouve refuge à l'université Lomonosov, foyer de l'idéologie soviétique. Dans un petit théâtre étudiant, il monte un spectacle réunissant cinq

siècles d'écrits sur l'ivrognerie russe : « On le jouait la nuit comme une liturgie de l'alcoolisme ». Il met en scène le *Rhinocéros* de Ionesco, cette parabole du fascisme, ou encore Mrozek, Beckett, des auteurs publiés alors en samizdat. On finira par interdire cette incongruité et par l'envoyer en Georgie. « J'ai adoré ce pays ».

En 1977, on se méfie de lui, alors il se retrouve une fois encore à Leningrad, entre au Théâtre de la Comédie, où il finit par être nommé officieusement (car il n'est pas membre du parti) directeur artistique. Mais les ennuis recommencent.

Bête noire du théâtre soviétique, rejeté partout, l'animal Fomenko revient à Moscou en 1982, se terre au Gitis, où il enseigne désormais à la faculté de mise en scène, dont il avait été élève. Fomenko ne peut pas se passer de Moscou, la ville magique où les démons du théâtre sont très présents. La promotion du Gitis de 1985-1986, n'est pas comme les autres. « Un ensemble rare, avec des personnalités de comédiens tout aussi rares ». Tandis que l'URSS éclate et que la Perestroïka joue de la balalaïka, Fomenko, dans son coin, aide ces jeunes acteurs à naître et, ce faisant, revit. Une histoire se noue. Quand cette promotion atteint le terme de ses quatre années d'études, elle demande, fait exceptionnel, à effectuer une année supplémentaire. Le temps de se constituer en troupe autour de Fomenko et des jeunes metteurs en scène (Genovatch, Kamenkovidch, Popovski) qu'il a formés. Aujourd'hui, cette promotion forme la troupe du Théâtre-atelier qui porte le nom de Fomenko, lequel continue d'enseigner au Gitis. « La pédagogie m'a aidé à revenir au théâtre », dit-il.

C'est ainsi que la pièce d'Ostrovski *Loups et brebis*, d'abord travaillée au sein du Gitis, deviendra un spectacle à part entière au début des années 90. Les jeunes acteurs de Fomenko, les « Fomenki », ont grandi avec ce spectacle sublime, assurément l'un des sommets du théâtre russe de ce siècle. C'est avec une autre pièce d'Ostrovski, *Les Innocents coupables*, que Fomenko a ressuscité la troupe quasi moribonde du Théâtre Vakhtangov. Ces deux spectacles ont scellé sa renaissance.

Jean-Pierre Thibaudat
in Libération 12 Juillet 1997

Outre *Guerre et Paix*, Piotr Fomenko a récemment mis en scène *Un village absolument heureux* de Boris Vakhtine, *Les Barbares* de Gorki et *Le Bonheur familial* de Tolstoï.

Le Théâtre-atelier de Piotr Fomenko

Piotr Fomenko : "Il me semble que maintenant que nous sommes un théâtre (bien que le mot "atelier" reste toujours d'actualité), mais cela suppose un apprentissage permanent, un désir constant de revenir à la source, de plonger dans le passé. Je crois que notre mouvement doit se faire dans plusieurs directions, car il n'y a rien de plus absurde que de parler de la nécessité de progresser. Personne ne sait comment il faut progresser. Je sais seulement que sans retour en arrière, sans le lien du temps, il est impossible d'avancer. J'ai compris, ces derniers temps, que s'il n'y avait pas de vie dans le théâtre, il n'y aurait pas de vie tout court".

La compagnie moscovite "Atelier Piotr Fomenko" a vu le jour en octobre 1993. Pour la nommer, on a retenu le terme utilisé à l'Académie d'Art Théâtral de Russie (GITIS), où chaque Maître-metteur en scène dirige son "atelier". Ce qui ne veut pas dire que chacun d'eux crée sa compagnie. Depuis longtemps, aucune troupe ne s'est attirée autant de sympathie, dans les milieux du théâtre moscovite, que ces élèves sortis de la classe de Piotr Fomenko. Leur singularité attirait d'emblée : une distorsion imperceptible par rapport au cours normal de la vie ou aux lois du théâtre. Par exemple, dans chaque classe d'acteurs, on distingue inévitablement un héros ou une héroïne. Mais pas dans la leur. On y rencontrait aussi des sœurs jumelles que personne n'aurait su employer ailleurs : les soeurs Koutepova qui sont devenues le symbole de la classe de Fomenko, telle la mouette sur le rideau du Théâtre d'Art (MKHAT). (...) Les spectacles de l'Atelier sont inspirés par une perception du monde détaché du quotidien, d'où toutes ces intonations capricieuses de la princesse sur son petit pois, cette douceur cristalline des voix, ces gestes inachevés, ces demi-sourires malicieux, ces échappées rapides. La vie se travestit et on y prend plaisir. Parfois on a l'impression que les acteurs ne font aucun usage de leur métier, qu'ils y sont indifférents, préférant au trait assuré, la douceur négligente du croquis. (...)

L'Atelier de Fomenko a vécu sa cinquième saison dans des conditions artistiques et matérielles assez sévères. On les aime toujours, mais on ne les choie plus ; le temps béni de l'enfance n'est pas éternel. On attend d'eux qu'ils changent, peut-être avec trop d'impatience. Mais ce qui est intéressant, c'est que cette petite corporation de comédiens n'a rien perdu de sa singularité tranquille. Par leur existence même, ils donnent à voir un monde qui disparaît sous nos yeux, tout comme la cerisaie devenue inutile. Un monde nonchalant, livresque, léger et sans prétentions. Les élèves de Fomenko appartiennent naturellement à cette vie ni bruyante, ni luxueuse, reléguée dans un coin sombre par des changements précipités. C'est peut-être pourquoi ils la défendent avec autant de ténacité. Tout comme leur maître Piotr Fomenko, qui n'a jamais joué le jeu d'aucun pouvoir ni participé à la vie publique, ni adhéré à aucun parti.

d'après Marina Zaïonts
Programme russe du Festival d'Avignon, 1997

Piotr Fomenko au Festival d'Automne à Paris

1998 : *La Noce* d'Anton Tchekov (au Théâtre des Bouffes du Nord)

Loups et brebis d'Ostrovski (au Théâtre du Conservatoire)